lienne, ancienne danseuse, maintenant espionne, veuve d'un petit prince allemand, et pour l'avoir il est contraint de l'épouser. Giselle d'Erkelens, tel est le nom que prenait avant son mariage la nouvelle marquise de La Roquebrussane, est doublée d'une autre aventurière, la Marchisio, qu'elle donne partout comme sa sœur, et qui perd en martingales à Monte-Carlo l'argent qu'elle gagne comme proxénète. Bientôt écœuré de ce joli monde, le marquis cherche à se distraire ailleurs et meurt de coups de couteau reçus dans une rixe avec des rôdeurs et des filles. Il meurt laissant, outre Léopold, une fille née de son mariage avec la d'Erkelens, Stephana, qu'il a fait élever au couvent des Ursulines de Nemours et qui doit bientôt prendre le voile. Mais elle n'a pas la vocation. « La supérieure était troublée à la vue de cette grande fille trop belle, hautaine, presque brutale, dont les cheveux luisaient comme de la flamme noire et que l'on destinait à gagner le ciel avec l'enfer dans les yeux. » Elle veut à tout prix sortir du couvent. Léopold, qui l'a vue chez une amie de la famille, entend qu'elle y reste et s'oppose avec rage à un mariage possible dont on lui parle pour elle. Sans se rendre compte encore de l'amour qu'il a pour elle, il en est jaloux, et son ami Cardenac, qui devine ses secrets sentiments, le rencontre à l'Opéra, où l'on joue une tragédie-ballet fantastique, *Zo'har*. Zo'har est le nom d'une des cinq villes maudites que le feu du ciel détruisit jadis et dont Sodome et Gomorrhe sont les plus célèbres. Chacune d'elles avait son impudicité spéciale, et l'inceste était particulièrement en honneur à Zo'har. La mise en scène du ballet, où l'on voit des théories de femmes s'agenouiller en chantant des cantiques devant « la hideuse idole d'or, mâle et femelle, humaine et bestiale, barbue et mamelue, homme-chèvre, femme-bouc, s'unissant, bisexuelle et biforme, en un seul monstre », est d'une poésie violente. Pour échapper à l'obsession qui le tourmente, Léopold s'enfuit; il se réfugie en Espagne. Stephana, qui a quitté le couvent, l'y retrouve. Elle aime Léopold et n'a pas les mêmes scrupules que son frère, qui résiste toujours, jusqu'à ce que la Marchisio, cette ancienne amie de sa mère, vienne rassurer sa conscience en lui révélant un secret : Stephana n'est pas sa sœur, elle est la fille, non du marquis de La Roquebrussane, mais d'un cabotin appelé Stephano et dont elle lui montre les lettres brûlantes. Léopold et Stephana, rien ne s'opposant plus à leur amour, s'en vont en Norvège, où ils trouvent un chapelain pour les marier, achètent un palais et y vivent l'un près de l'autre dans un ravissement continuel. « C'était là, dans l'exil boréal, les longues tendresses sans trève sous la caresse du long jour pâle, et même le sommeil ne disjoignait pas leurs baisers. Un soleil de minuit s'était levé dans leurs cœurs; il y avait toujours l'amour en eux comme il y avait toujours la lumière autour d'eux. » Mais un beau jour, Léopold apprend que les prétendues révélations de la Marchisio étaient fausses, le cabotin Stephano étant mort bien avant la naissance de Stephana. Fou de douleur, il va droit devant lui au hasard, par une nuit noire, tombe dans un précipice et se tue. Stephana ne lui survivra pas; elle s'enferme vivante dans la chapelle funéraire qu'elle lui a fait construire et meurt sur son cercueil.

Zo'har est un véritable tour de force littéraire; l'auteur lui-même n'a jamais poussé plus loin le souci de la forme et l'art de tout dire en périphrases poétiques.

** **ZOLA** (Emile), romancier français, né à Paris en 1840. — Depuis 1878, il a publié, dans la série des « Rougon-Macquart ou Histoire d'une famille sous le second Empire » : *Nana* (1880, in-18), un de ses plus bruyants succès; mais le tapage qui se fit autour de ce roman, paru d'abord en feuilleton, tenait plus au scandale produit par certaines pages qu'à leur mérite littéraire; *Pot-Bouille* (1882, in-12), étude de mœurs bourgeoises plus fantaisistes que réelles; *Au Bonheur des dames* (1883, in-18); *la Joie de vivre* (1884, in-18); *Germinal* (1885, in-18), roman d'une puissance rare, d'un intérêt poignant, un des mieux observés que l'auteur ait écrits; *l'Œuvre* (1886, in-18), qui est loin d'avoir autant d'intérêt; *la Terre* (1888, in-18), roman de mœurs rustiques très inférieur à *Germinal; le Rêve* (1888, in-18), gracieuse idylle, qui fait un violent contraste avec les précédents ouvrages, et *la Bête humaine* (1890, in-18), singulière analyse psychologique de détraqués, de maniaques homicides, mêlée à une peinture des chemins de fer. Nous avons consacré des analyses spéciales à la plupart de ces ouvrages, qui se classent parmi les plus remarquables de la période contemporaine. En dehors de cette série des « Rougon-Macquart », M. E. Zola a encore fait paraître, dans le roman : *les Soirées de Médan* (1880, in-18), volume ayant surtout pour objet de présenter au public quelques-uns de ses disciples; *le Capitaine Burle* (1882, in-18), recueil de nouvelles; *Naïs Micoulin* (1883, in-18), autre recueil de nouvelles, et, dans la critique littéraire : *la République et la Littérature* (1879, in-18), série d'articles et d'études; *le Roman expérimental* (1880, in-18); *les Romanciers naturalistes* (1881, in-18), recueil d'appréciations sur Stendhal, Balzac, Flaubert, MM. de Goncourt, Alph. Daudet, originairement publiées en russe dans le « Messager d'Europe »; *Nos auteurs dramatiques* (1881, in-12), études qui ont paru d'abord dans le « Bien public » et le « Voltaire », ainsi que celles dont est composé *le Naturalisme au théâtre* (1881, in-12); *Documents littéraires : Etudes et portraits* (1881, in-12), volume consacré à Chateaubriand, Victor Hugo, Alfred de Musset, Th. Gautier, George Sand, Alex. Dumas, Sainte-Beuve, et dans lequel l'auteur se montre la plupart du temps d'une sévérité à outrance ou d'un dédain mal justifié; *Une campagne* (1882, in-18), recueil d'articles moitié politiques, moitié littéraires, insérés dans le « Figaro ». M. William Busnach a tiré des romans de M. E. Zola : *l'Assommoir*, drame en cinq actes (Ambigu, 1879); *Nana*, drame en cinq actes (Ambigu, 1881); *Pot-Bouille*, pièce en cinq actes (Ambigu, 1883). L'auteur a lui-même donné au théâtre : *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes (Théâtre de la Renaissance, 1873); *les Héritiers Rabourdin*, comédie en trois actes (Théâtre-Cluny, 1874); *le Bouton de rose*, comédie-vaudeville en trois actes (Palais-Royal, 1878); *Renée*, pièce en cinq actes, tirée du roman *la Curée* (Vaudeville, 1887); *le Ventre de Paris* (Théâtre de Paris, 1887). Aucune de ces pièces, sauf *l'Assommoir*, n'a obtenu grand succès; le naturalisme paraît devoir s'implanter difficilement au théâtre, où la convention règne en maîtresse, et les seules scènes applaudies ont été celles qui se conformaient, non à l'art nouveau, mais aux vieux procédés dramatiques. Au reste, ce n'est que dans le roman que M. Emile Zola déploie toutes ses qualités. Nous avons dû souvent, en analysant ses meilleurs ouvrages, soulever de légitimes critiques, mais nous n'en reconnaissons pas moins tout ce qu'il y a de véritablement puissant dans la plupart de ses créations.

ZOLLER (Edmond DE), écrivain et traducteur allemand, né à Stuttgart le 20 mai 1822. Il fit ses études à Tubingue, et après divers voyages s'établit dans sa ville natale où il s'occupa de journalisme, de traductions et d'art dramatique. En 1853, il fonda : *die Illustrierte Welt* (le Monde illustré); en 1858, *Ueber Land und Meer* (Sur terre et sur mer), avec Hacklænder ; en 1863, la *Romanbibliothek* (Bibliothèque de romans), et par la suite *Zu Hause* (Au Foyer) et la collection *Illustrierten Romane aller Nationen* (Romans illustrés de toutes les nations). En 1885, il quitta la direction de ces diverses entreprises pour l'emploi de conservateur chef de la bibliothèque du palais royal, et reçut le titre de conseiller aulique. On lui doit un ouvrage de bibliographie estimé : *Esquisse de la science du bibliothécaire* (Stuttgart, 1846); une *Biographie de Léopold Robert* (Hanovre, 1863); *les Ordres de chevalerie en Allemagne et en Autriche* (1881) et de nombreuses traductions.

ZOLLING (Théophile), écrivain allemand, né à Scafati, près de Naples, le 30 décembre 1849. Il fit ses études à Zurich, puis aux universités de Vienne, d'Heidelberg et de Berlin. De 1876 à 1880, correspondant de la « Nouvelle Presse libre » à Paris, il envoya à ce journal des variétés; en 1881 il prit la rédaction de la revue hebdomadaire de Berlin *Die Gegenwart* (le Temps présent). On lui doit : une étude sur *l'Expédition d'Alexandre le Grand dans l'Asie centrale* (Leipzig, 1875); un poème comique, *la Vierge à la chaise*, ouvrage anonyme (Leipzig, 1875); *la Nouvelle Vie*, comédie empruntée à Alph. Daudet et représentée à Vienne en 1877; *Voyage dans le monde parisien*, recueil de ses essais de feuilletonniste (Stuttgart, 1881, 2 vol.); *Henri de Kleist en Suisse* (Stuttgart, 1881), monographie qui était l'avant-courrière d'une édition critique des *Œuvres de Henri de Kleist* (Stuttgart, 1883-1886, 4 vol.), et nombre de petits écrits, études critiques, nouvelles, etc.

ZOMBO, plateau de l'Etat indépendant du Congo, sur la rive gauche du Congo, compris entre le Stanley-Pool, la partie inférieure du cours du Kassaï et son grand affluent de gauche, le Couango. Il atteint une hauteur de 700 à 760 mètres. Les indigènes de Zambo font un commerce très actif avec la côte de l'Atlantique, près de Kitembo ainsi qu'avec Ambrizette.

** **ZORRILLA** (Don Manuel RUIZ-), avocat et homme politique espagnol, né à Burgo-de-Osma (Soria) en 1834. — Le gouvernement français rapporta, en mars 1879, l'arrêté d'expulsion rendu contre M. Zorrilla, qui put venir librement à Paris. De là il se rendit à Biarritz, avec M. Salmeron, pour conférer avec les chefs du parti démocrate, venus de Madrid, notamment sur le point de savoir s'il devait bénéficier de la mesure du cabinet Sagasta lui permettant de rentrer en Espagne (juin 1881). On ne put s'entendre, et M. Zorrilla ne voulut pas revenir à Madrid alors que nombre de ses amis politiques subissaient les condamnations des conseils de guerre. De l'étranger, il s'efforça par une active propagande de recruter des partisans dans l'armée et dans la bourgeoisie, avec le dessein de faire un pronunciamiento. Dans un manifeste adressé en 1888 à l'assemblée du parti républicain madrilène, il se prononça pour la réunion de Cortès constituantes, pour l'approbation par le suffrage universel de la forme gouvernementale, pour le respect des opinions religieuses, pour certaines réformes sociales, etc.

ZOULOU adj. (zou-lou). Géogr. Qui appartient au Zoulouland ou à ses habitants : *Les peuples* ZOULOUS; *les tribus* ZOULOUS.

— Substantiv. Indigène du Zoulouland : *Les* ZOULOUS *sont un peuple guerrier*. V. ZOULOULAND.

ZOULOULAND (*pays des Zoulous*), contrée maritime de l'Afrique australe (côte S.-E.), au nord-est de la colonie anglaise de Natal et au sud-est de la République Sud-Africaine (Transvaal). Comprise entre 25° 35' et 29° de lat. S. et entre 28° et 30° 40' de long E., elle s'étend entre les avant-monts orientaux de la chaîne des Drakenberge et l'océan Indien.

Le Zoulouland, sauf la zone maritime, est une région montagneuse, entièrement traversée dans la direction du S.-O. au N.-E. par la chaîne des monts Loubombo, en arrière de laquelle s'étagent les hauts plateaux, qui appartiennent maintenant, non aux Zoulous, mais aux Boers du Transvaal. De ces hauts versants descendent vers la mer plusieurs cours d'eau, infléchis en sens divers, qui arrosent parfaitement le pays. Ces petits fleuves sont : le Touguéla au S. (frontière de Natal), qui reçoit l'Oumziniati; l'Oumvolosi, formé de deux branches et se déversant dans la baie Sainte-Lucie; l'Oumkouzi, qui se rend à l'extrémité septentrionale de la lagune Sainte-Lucie, dont l'émissaire rejoint l'Oumvolosi à son embouchure; le Mapouta, grossi du Pongola, et tributaire de la baie Delagoa.

A l'exception des districts maritimes, terres basses et criblées de petits marais, malsains par conséquent, tout le pays est salubre, fertile et pittoresque. Les districts du N. renferment des gisements d'or et de fer. Les productions naturelles sont le blé cafre, le maïs, les fèves, les patates et les courges. Parmi les animaux sauvages, le lion, l'éléphant, l'hippopotame et le crocodile ont presque disparu des eaux et des forêts du pays; le nombre des buffles et des antilopes diminue; le léopard et l'hyène ne sont pas rares. Les animaux domestiques, moutons, chèvres, gros bétail et chevaux, prospèrent et constituent de belles races.

Les *Zoulous* appartiennent à la famille des peuples cafres ou bantous, qui prédomine dans l'Afrique méridionale. Plus nombreux dans la colonie de Natal que dans leur propre pays, ils se répartissent en trois groupes ou tribus : les *Ama-Zoulou* au S., les *Ama-Tonga* au centre, et les *Ama-Souazi* au N. Recrutés dans l'élite des peuplades vaincues et massacrées, ils ont été formés pour la guerre par une éducation toute militaire. Leurs armes sont le javelot, la sagaie et le bouclier. Beaux, grands et forts, ils ont dans leur maintien de la grâce et de la dignité. Ils sont rompus à tous les exercices du corps. Ils allient la bienveillance et la gaieté à l'esprit de vengeance et à la férocité dans les combats. Les serpents sont leurs fétiches favoris. Depuis que leur territoire démembré se trouve placé sous le protectorat anglais, les Zoulous apprennent l'agriculture, les métiers usuels et le trafic.

Le Zoulouland indépendant a une superficie de 50.000 kilom. carrés et renferme une population de 200.000 âmes; le Zoulouland britannique, administré par le gouverneur de Natal, a une superficie de 21.290 kilom. carrés; et le territoire annexé à la République Sud-Africaine (traité du 22 octobre 1886) a une étendue de 7.392 kilom. carrés.

— *Histoire*. « Depuis 1856, dit Frédéric Nolte, les Boers, habitants du Transvaal, étaient perpétuellement en contestation avec les Zoulous, tribu populeuse dont le territoire touchait au leur. Les Boers, croyant n'avoir aucun ménagement à garder vis-à-vis d'une classe d'hommes qu'ils considéraient comme infiniment inférieure aux blancs, ne cessaient d'empiéter sur le territoire des Zoulous, avançant tous les jours leurs frontières et se saisissant des jeunes Cafres dont ils faisaient des esclaves. Dans le principe, les Zoulous avaient patiemment souffert cet état de choses, se contentant de réclamer avec modération auprès des autorités tant du Transvaal que de la colonie anglaise du Natal. Mais, quand ils eurent reconnu que leurs réclamations restaient sans effet, qu'aucune satisfaction ne leur était donnée, ils voulurent se faire justice eux-mêmes, et dès ce moment ils répondirent aux actes des Boers par des incursions fréquentes dans le Transvaal. En 1870, sir Henri Bulwer, gouverneur de la colonie de Natal, parut à la fin vouloir se rendre aux prières des Zoulous; il promit d'essayer de régler la question des frontières en se posant comme arbitre entre eux et les Boers. Cette promesse resta sans exécution. Néanmoins, tant par peur des coalitions des blancs contre eux que par un désir sincère de maintenir la paix, les Zoulous patientèrent encore pendant près de cinq ans. Si puissant encore était le motif qui dictait leur conduite que, durant ce temps, comptant toujours d'ailleurs sur la parole de sir Henri Bulwer, ils souffrirent sans plus y répondre les agressions de leurs tyranniques voisins, les Boers. »

Au mois d'octobre 1875, la situation se compliqua et un conflit parut imminent. Les Boers demandèrent aux Zoulous certaines concessions, dont la plus importante était une rectification de frontière, et ils n'attendirent pas l'assentiment du roi Cettivayo pour spolier les indigènes compris dans la zone qu'ils prétendaient s'annexer. Cettivayo, avant de résister et de défendre ses droits par la voie des armes, dépêcha des messagers au gouverneur de Natal pour lui exposer la nécessité où il était de résister à d'injustes empiétements. De son côté, le gouvernement du Transvaal faisait demander à sir Henri Bulwer s'il verrait quelque inconvénient à ce que les Boers déclarassent la guerre aux Zoulous. Sir Henri Bulwer s'efforça de faire prévaloir auprès des deux partis des conseils de modération, tout en ne cachant pas aux Boers qu'il refuserait d'admettre aucune extension du territoire de la République Sud-Africaine. L'ardeur belliqueuse des Boers se refroidit, mais pour quelques mois, au bout desquels ils tentèrent d'annexer une portion du territoire du Makatisi ou Bapedi; il est vrai qu'ils essuyèrent une sanglante défaite (2 août 1876).

Comme les Boers s'étaient constamment fait remarquer par leurs tentatives agressives, la nouvelle de leur échec inspira aux Cafres la pensée de prendre une revanche, et dans tout le sud de l'Afrique il se produisit pour la population blanche une effervescence dangereuse, à la faveur de laquelle les Anglais déclarèrent le Transvaal annexé au Natal (17 avril 1877). Directement intéressé désormais à ne point voir les hostilités éclater entre les Boers et les Zoulous, le gouvernement du Cap chercha à ramener Cettivayo dans les voies de la modération; mais la question de la zone frontière, depuis si longtemps pendante, devait finir par exaspérer les Zoulous, non seulement contre les Boers, mais aussi contre les Anglais, qui paraissaient se jouer de leur crédulité. Le gouverneur du Cap, sir Bartle Frere, ne demandait qu'une occasion d'intervenir; il envoya à Cettivayo, le 11 décembre 1878, un ultimatum déguisé, qui ne pouvait manquer de surexciter la vanité du roi et de son entourage. C'était calculer juste. Dans les premiers jours de janvier 1879 Cettivayo ordonna à ses *indunas* (chefs membres de son conseil, de se préparer à la guerre, et, le 4 janvier, sir Bartle Frere chargea le général Chelmsford, commandant en chef les troupes du Natal, de faire accepter par les Zoulous les conditions anglaises; les Souazis et les Basoutos promirent leur concours à lord Chelmsford, qui divisa ses forces en cinq colonnes d'un effectif total de 16.000 hommes.

Le 11 janvier, date fixée pour l'expiration de l'ultimatum, le corps expéditionnaire anglais entra en campagne. Un premier combat eut lieu à Isandhlouana (22 janvier) et se termina par la victoire des Zoulous, qui subirent ensuite deux échecs partiels, l'un au sud d'Ekowe, l'autre près du mont Itamba. Le général Chelmsford demanda des renforts en Angleterre, fit exécuter des travaux de fortification et resta l'arme au pied pendant les mois de février et de mars. Dans la nuit du 1er au 2 avril, les Zoulous attaquèrent une colonne anglaise à Gingihlova, mais ils furent repoussés avec perte, et, la route d'Ekowe se trouvant libre, le colonel Pearson put se replier sur les bords du Touguéla.

Le 15 avril, les renforts arrivèrent, ce qui porta à 22.500 hommes l'effectif des troupes expéditionnaires. Le Zoulouland fut envahi le 1er juin. La première période de l'expédition fut signalée par le meurtre du prince Louis-Napoléon, fils de Napoléon III, qui avait demandé à être attaché à l'état-major général (2 juin). Les troupes avaient été réparties, non plus en cinq, mais en trois colonnes sous les ordres des généraux Crealock, Newdigate et Wood. Le 4 juin, la colonne Wood attaqua et vainquit un important parti de Zoulous. Cettivayo, au courant des préparatifs faits par le commandant ennemi et subitement démoralisé, envoya à lord Chelmsford des messagers pour conclure la paix. Lord Chelmsford posa comme conditions que Cettivayo rendît tout le butin pris à Isandhlouana, donnât un certain nombre de têtes de bétail et désarmât l'une de ses armées. Cettivayo tenta de s'exécuter, mais le régiment qu'il voulut désarmer se révolta, et, l'armistice étant expiré, lord Chelmsford reprit sa marche en avant. Le 4 juillet, près d'Ouloundi, une bataille s'engagea, les Zoulous furent vaincus et Ouloundi brûlé. Pendant ce temps, le général Wolseley débarquait à Natal pour remplacer sir Henri Bulwer dans le gouvernement de la colonie et lord Chelmsford dans la direction des opérations militaires. Le nouveau commandement chargea deux détachements de donner la chasse à Cettivayo, qui fut fait prisonnier le 28 août près la rivière Oumvolosi. Conduit au Cap, mal traité, nourri de whiskey et de lectures bibliques, il se résigna à tout, et peu à peu s'habitua à sa nouvelle existence. Cependant, le commandant en chef convoquait les chefs zoulous, qui signèrent un acte de soumission.

ZUBER (Jean-Henri), peintre français, né le 24 juin 1844 à Rixheim (Alsace). Il entra à l'Ecole des Beaux-Arts, après avoir eu pour maître M. Gleyre, et débuta au Salon de 1869, où il avait envoyé : *la Grande Rue de Pékin* et *la Tour de porcelaine de Yuen-min-Yuen, au palais d'été de l'empereur de*

Chine. Depuis, on a vu de lui : *Jonque chinoise arrivant au port de Ting-Haé, île Chusan (Chine)*; *les Rochers de San-Montana, île d'Ischia* et *Vues d'Italie et de France* (1870); *le Bain des nymphes*, que possède le musée de Châlons-sur-Marne, et *la Mare aux environs de Mulhouse* (1873); *Près de la ferme (Normandie)* et *Hylas et les nymphes* (1874); *Lisière de forêt dans la Haute Alsace* et *l'Etang de Férette* (1875); *Un soir dans la lande aux environs de Dinard (Ille-et-Vilaine)* et *les Chercheurs de marne, marée basse, dans l'anse de Dinard* [V. CHERCHEURS] (1876); un *Troupeau d'oies à Seppois-le-Haut* et *les Bords de l'Ill à Fislis* [*Haute Alsace*] (1877); *Dante et Virgile* et *Soir d'automne en Ille-et-Vilaine* (1878) obtinrent des succès unanimes, « le premier par la grandeur sauvage et dramatique avec laquelle il montre une nature surnaturelle comme celle qui règne dans *l'Enfer* et *le Purgatoire* de Dante, le second par l'exécution admirable des immenses rochers bretons, par la beauté du soleil couchant qui remplit les arbres de sa lumière affaiblie et ajoute à l'effet grandiose de cette solitude granitique », au dire de M. Paul de Saint-Victor. M. Zuber exposa ensuite : *le Flon à Massignieu (Ain)* et *Une halte, souvenir de Menton* (1880); *le Soir*, *le Jour* et *Gué aux environs d'Artemare* [*Ain*] (1882); *les Premiers Sillons* et *le Troupeau de Vieux-Férette* [*Haute Alsace*] (1883); *le Flon à Massignieu* et deux aquarelles, *les Oliviers à Cannes* et *Un coin de jardin à Cannes* (Exposition triennale de 1883); *Mauvais Temps* et *l'Approche de l'orage* (1884); *Septembre, au pâturage* et *le Hollandsch Diep* (1885), qui appartient au musée du Luxembourg; *Sentier perdu* et *Après la moisson* (1886); *le Vieux Chêne (Haute Alsace)* et *Avril, aux bords du Loing* (1887); *la Forêt en hiver* et *Dans la dune* (1888); *Automne, forêt de Fontainebleau* et *Printemps, bords de l'Essones* (1889); *Sous les Hêtres à Fontainebleau, Marée montante à Arcachon, Dans la dune*, etc. (Exposition universelle de 1889). M. Zuber a obtenu des médailles de 3e classe en 1875, de 2e classe après l'Exposition universelle de 1878, de 1re classe à la suite de l'Exposition universelle de 1889. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1886. Membre de la Société des aquarellistes français, il prend part d'une façon suivie aux expositions de cette société, où ses paysages à l'aquarelle ont fait sensation.

ZUBEHR-RAHAMA, célèbre marchand d'esclaves soudanien, dont l'âge et le lieu de naissance sont inconnus, et qui, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, fut le généralissime de cette armée de chasseurs d'hommes dont l'Anglais Gordon entreprit, de 1874 à 1879, l'extermination. Zubehr avait sous ses ordres des séribahs ou forts, échelonnés le long du haut Nil, une flottille, des dépôts d'armes et de munitions. Pendant un quart de siècle il inonda l'Egypte, la Turquie et la Perse d'esclaves vendus par les détaillants, ses subordonnés, sur les marchés du Bahr-el-Ghazel. Depuis 1860, notamment, Zubehr, vivant dans un palais fortifié, entouré de femmes, de musiciens et de derviches, avait donné à son hideux commerce une telle organisation que le gouvernement khédivial s'en inquiéta, après avoir spéculé sur le bois d'ébène. Zubehr, appuyé par une armée de jeunes nègres, préféré aux agents égyptiens par les habitants accablés sous le poids d'impôts et d'exactions sans nombre, refusa bientôt de payer au khédive le tribut, grâce auquel on souffrait son commerce de chair humaine. En 1869, le khédive envoya sur le haut Nil une expédition contre le rebelle; Bellal, qui la commandait, fut massacré, et Zubehr, assez fort pour se moquer du gouvernement du Caire, l'effraya au point de se faire donner les titres de bey, puis de pacha. Se croyant sûr de l'impunité, il vint dans la capitale de l'Egypte en 1873 avec deux ou trois millions destinés à acheter l'amitié des courtisans d'Ismaïl; mais on prit son argent et on le retint prisonnier. Son fils Suleiman continua son œuvre, jusqu'au jour où Gordon l'écrasa avec ses partisans (1877). Lorsque ce dernier fut assiégé dans Khartoum en 1884-1885 et qu'il jugea la partie perdue, il surprit l'Europe en indiquant au khédive, comme le seul homme capable d'étouffer l'insurrection mahdiste, ce même Zubehr, dont il avait exterminé le fils et ruiné l'œuvre, ce scélérat qui avait à lui seul « fait plus d'ennuques qu'un roi de Ninive et plus de morts que le choléra », ce « chacal à face humaine » dont les victimes se comptaient par centaines de milliers! Gordon jugeait que la seule influence capable de contrebalancer celle du mahdi était celle de Zubehr et il se disait que, puisque l'on était résolu à abandonner le Soudan, peu importait que le « trafic du bois d'ébène » recommençât quelques jours plus tôt. Ne pouvant empêcher le mal, il voulait du moins que ce mal servît à quelque chose. Zubehr fut remis en liberté.

ZUMBUSCH (Gaspard-Clément), sculpteur allemand, né à Herzebrok (Westphalie) le 23 novembre 1830. Elève de Halbig, il visita l'Italie avec son maître et débuta en 1853 par un buste. Quatre ans plus tard, il fit un nouveau voyage en Italie. Parmi les œuvres qu'il exécuta peu après son retour nous citerons : la statue de *l'historien Othon de Freising* et le buste du *roi Louis II de Bavière*. Il obtint ensuite au concours le prix pour son projet de *monument du roi Maximilien de Bavière*, qu'il exécuta danstl'avenue Maximilien à Munich (1875). Dans l'intervalle, M. Zumbusch avait été nommé professeur de sculpture à l'académie de Vienne (1873), et c'est là qu'il exécuta ses œuvres les plus marquantes : *Monument de Beethoven*, avec figures allégoriques; statue du *général Rumford* pour Munich; le *Monument de la Victoire* pour Augsbourg; la statue de *l'anatomiste Herz* à Nuremberg; les figures principales des opéras de Richard Wagner pour le roi Louis II de Bavière; des bas-reliefs pour le tombeau du baron de Frauenhofer; *le monument funèbre de Schindler* à Salzbourg; puis les statues de *R. Wagner*, *Liszt*, *Schœnlein* (Bamberg), *Moltke*, *Martius*, *Stremayr*, *Sophie Schrœder* (cimetière de Munich); *l'archiduc Charles-Etienne*, *l'empereur François-Joseph*, *le monument de Marie-Thérèse* pour la Ringstrasse à Vienne; *le feld-maréchal Radetzky*. — Son frère Jules ZUMBUSCH, sculpteur aussi, est né à Herzebrok le 16 juillet 1832. Egalement élève de Halbig, il devint frère laïque au cloître des rédemptoristes d'Alt-Œtting; mais il le quitta bientôt, revint à Munich en 1866 et s'adonna au portrait.

* **ZUMPT** (Auguste-Guillaume), archéologue allemand, né à Kœnigsberg le 4 décembre 1815. — Il est mort à Berlin le 23 avril 1877. Aux œuvres de ce savant que nous avons déjà citées il faut ajouter les suivantes : *l'An de naissance de Jésus-Christ* (1869); *la Procédure criminelle de la République romaine* (1871); *De Cæsaris die et anno natali* (1874); *De Augusti die natali* (1875); etc.

* **ZUNZ** (Léopold), écrivain allemand, né à Detmold le 10 août 1794. — Il est mort à Berlin le 17 mars 1886. Ses *Œuvres complètes* en trois volumes ont paru à Berlin de 1875 à 1876.

* **ZURCHER** (Frédéric), savant français, né à Mulhouse en 1816. — Il est mort à Toulon le 17 avril 1890.

ZYLONITE s. f. Chim. Autre forme du mot XYLONITE.

* **ZYMASE** s. f. — **Encycl.** Chim. Le nom de *zymase* a été donné par Béchamp à tous les ferments solubles ou ferments non figurés. Les zymases sont des substances azotées, mais non sulfurées, qui ont une parenté assez étroite avec les albuminoïdes. Les zymases les mieux étudiées sont :

La *diastase*, qui se trouve dans les grains de céréales au moment de la germination, et qui transforme l'amidon en dextrine puis en glucose; elle transforme aussi le sucre de canne ou saccharose en un mélange de glucose et de lévulose;

La *diastase salivaire* ou *ptyaline*, qui a la même action que la précédente;

La *synaptase* ou *émulsine*, qui, agissant sur l'amygdaline en présence de l'eau, la détruit en formant de la glucose, de l'essence d'amandes amères et de l'acide cyanhydrique;

La *myrosine* de la graine de moutarde, qui, par hydratation, transforme le myronate de potasse en essence de moutarde et bisulfate de potasse;

La *pectase*, qui existe à l'état soluble dans la carotte et la betterave, à l'état insoluble dans les fruits acides, et dédouble la pectine en acides pectique et pectasique gélatineux;

La *pepsine*, sécrétée par les glandes gastriques et qui transforme les matières albuminoïdes en peptones;

La *trypsine*, sécrétée par le pancréas et qui a une action analogue à celle de la pepsine;

La *pancréatine*, sécrétée également par le pancréas et qui dédouble les corps gras en acides gras et glycérine;

La *diastase hépatique*, qui transforme le glycogène du foie en glucose.

ZYMOGÈNE adj. et subst. (zi-mo-jè-ne — du gr. *zumê*, ferment; *gennaein*, engendrer). Physiol. Se dit d'une substance qui produit un ferment soluble, par une transformation spontanée.

ZYMOPROTÉINE s. f. (zi-mo-pro-té-i-ne — du gr. *zumê*, ferment; et rad. *protéine*). Chim. Substance azotée unie dans le jus de raisin à une substance amylacée, l'amyle, et qui en se séparant de celle-ci donne naissance au globule de levure.

Zyte, roman de M. Hector Malot (1886, in-18). La petite Zyte est, comme on dit en argot de théâtre, une enfant de la balle. Fille d'un vieux comédien, Duchatellier, qui court les foires avec une troupe de cabotins, elle est montée sur les planches dès son plus jeune âge et elle a la chance de rencontrer dans la troupe un vieux comédien déchu, Lachapelle, qui a connu des temps meilleurs et qui garde encore les traditions du grand art. Ses talents naturels se développent; elle a en elle l'étoffe d'une grande actrice et il ne lui manque que l'occasion de les mettre en évidence. Cette occasion se présente. Trois jeunes gens la voient jouer à Noisy et sont frappés de son jeu et de sa diction; ils en parlent à un de leurs amis qui justement a une pièce à l'Odéon et qui recommande Zyte au directeur; elle débute, et la pièce a, grâce à elle, un grand succès. Voilà la petite cabotine lancée et en passe de devenir une étoile; mais un roman d'actrice serait bien fade s'il n'était assaisonné d'un peu d'amour. Zyte aime un des trois jeunes gens à qui elle doit d'avoir été découverte à Noisy, le jeune Chamontain, et celui-ci qui la trouve gentille en ferait volontiers sa maîtresse. Zyte a trop de noblesse de sentiments pour consentir à n'être que cela; elle refuse, quoiqu'elle aime bien profondément Chamontain, et le père de celui-ci, après une énergique résistance, finit par consentir au mariage. Les deux époux vont-ils être parfaitement heureux ? pas du tout. Ce n'est pas qu'ils cessent de s'adorer, mais le père Chamontain n'a donné que son consentement tout sec, et pas un sou; le ménage vit modestement des appointements de Zyte, de là bien des ennuis, et cette situation de mari d'actrice finit par peser au jeune homme, que les préjugés rejettent du monde où il a toujours vécu; il en ressent une souffrance cruelle. Vienne la loi du divorce et il se laissera facilement persuader par son père de la nécessité d'y recourir; il cède donc, malgré son amour pour la comédienne, qui, profondément blessée, jure de ne plus aimer jamais et se consacre tout entière à l'art. M. H. Malot a, dans ses romans, le mérite aujourd'hui assez rare de serrer de très près la réalité sans tomber dans les excès du naturalisme. Ses personnages sont vivants. Autour des deux principaux, il a groupé des physionomies originales, celles de Duchatellier et du vieil acteur Lachapelle, du viveur Bachollet, du duc de Faradan, qui sont aussi très finement étudiées.

N° 00,843